

JOURNAL DU FRONT

L'avant-garde

Edité par le
FOYER DU FRANÇAIS ANTIFASCISTE
36, Avenue Tibidabo BARCELONE

Institution patronée par le COMMISSARIAT DE PROPAGANDE
de la
GENERALITAT DE CATALUNYA

AU LECTEUR

Les circonstances consécutives au 19 Juillet 1936 devaient provoquer l'éclatement d'Organismes et d'Institutions répondant à de multiples nécessités sociales nouvelles. Une de ces fondations, modeste mais non pas moins intéressante, est le FOYER DU FRANÇAIS ANTIFASCISTE, à Barcelone.

Ce Centre est installé dans un confortable immeuble mis à la disposition des fondateurs par la Généralité de Catalogne, et situé dans un des plus beaux quartiers de la ville: l'Avenue du Tibidabo, tout près de la célèbre colline du même nom.

Cette Maison a été dès lors spécialement aménagée pour recevoir, distraire et loger au besoin les Français qui, séjournant dans l'Espagne républicaine à un titre quelconque, demandent à la Capitale catalane un lieu accueillant de repos et de camaraderie entre compatriotes.

Le FOYER DU FRANÇAIS ANTIFASCISTE offre gratuitement à ses hôtes non seulement des salles de réunion, une magnifique bibliothèque, des salles de jeux: billard, ping pong, etc., des jardins agréables, mais aussi des repas, des chambres à coucher, des salles de bain... Ainsi, mieux qu'un local social toujours quelque peu étranger et froid, le Français de passage y trouve-t-il en quelque sorte un domicile personnel agrémenté de nombreux attraits et réchauffé d'attentions quasiment familiales.

Mais, quel que soit le charme ou l'utilité pratique d'une telle œuvre, l'objectif de celle-ci ne se limite point à fournir ces avantages en somme matériels et passagers. Le FOYER DU FRANÇAIS ANTIFASCISTE croit devoir remplir une mission à la fois plus humaine et plus durable. Ce n'est pas par une simple coïncidence de dates qu'il est né en même temps que cette évolution sociale dont s'inspirent les démocrates espagnols. L'assistance que prétend apporter le FOYER aux Français antifascistes à Barcelone ou en Espagne est une manifestation de cet internationalisme créateur que marque de son empreinte l'effort de régénération des révolutionnaires espagnols et catalans.

Aider, seconder, animer l'antifasciste français qu'a attiré sur le sol ibérique le magnifique exemple de notre propre lutte antifasciste, l'accueillir et au besoin le reconforter comme un frère, non seulement dans la période préparatoire d'aujourd'hui mais encore et surtout dans la période active et féconde de demain, voilà, en termes généraux, notre pensée et notre but.

Déjà, notre FOYER a donné des preuves de sa vitalité, et sa vogue va grandissant. Tous les jours, nos amis affluent, et du matin au soir les salles et les jardins sont emplis d'une animation à peu près ininterrompue. Les réunions annoncées à l'occasion de diverses visites officielles ont été particulièrement intéressantes.

L'AVANT-GARDE, que nous créons aujourd'hui, sera envoyé gratuitement à ceux de nos amis français qui, d'un point quelconque d'Espagne, nous en fera la demande. Par ce journal, il leur sera possible de lire en français — ce qu'il ne leur est guère facile de faire par ailleurs — les principales nouvelles de leur pays et de la Péninsule; les commentaires relatifs aux péripéties importantes de la guerre et de la Révolution, et, aussi, quelques notes gaies destinées à distraire un instant des soucis de l'heure présente. Ils trouveront dans notre organe des notes concernant la vie de notre FOYER, des nouvelles des camarades de passage, un «courrier». Les colonnes de L'AVANT-GARDE leur seront ouvertes pour toute collaboration spontanée d'intérêt littéraire, social ou documentaire. En résumé, notre journal sera le prolongement jusqu'aux points les plus reculés de l'Espagne républicaine, — et ils reculeront encore! — de l'Oeuvre que poursuit, à Barcelone, le FOYER DU FRANÇAIS ANTIFASCISTE.

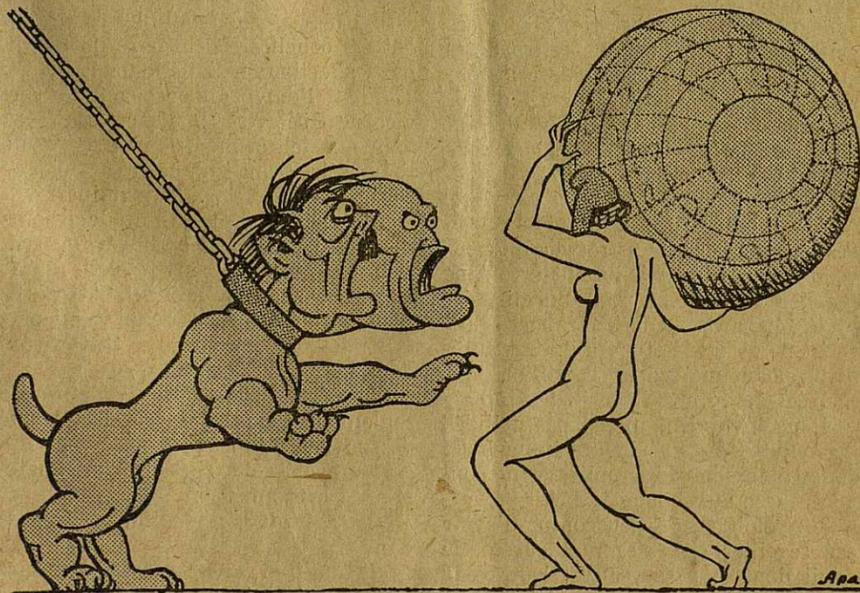
Mais assez de présentation et au travail!

Infailible mais ignorant...

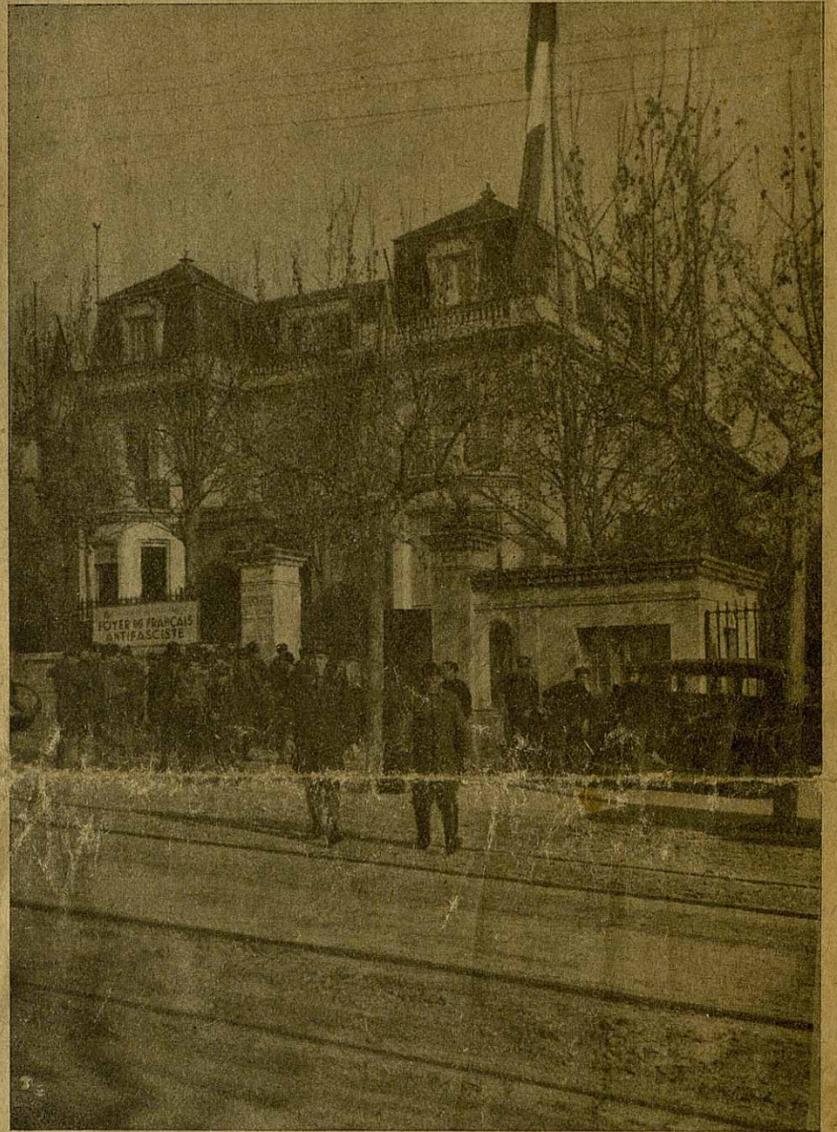
Donc le Vatican vient de lancer une nouvelle encyclique contre le «communisme athée» (?), divisée en chapitres, paragraphes et paragraphes numérotés.

L'«infailible» pamphlétaire pontifical manifeste une remarquable ignorance des questions qu'il traite. «La doctrine du communisme, écrit-il, a pour fondement le principe du matérialisme historique déjà prôné (sic) par Marx, DOCTRINE QUI ENSEIGNE QU'IL N'EXISTE QU'UNE SEULE REALITE: LA MATIERE.»

Nous engageons vivement Sa Sainteté à suivre les cours de l'Ecole Socialiste, où on lui enseignera que le déterminisme ou matérialisme économique de Karl Marx est une interprétation de l'histoire qui n'a, en soi, RIEN DE COMMUN AVEC LE MATERIALISME PHILOSOPHIQUE, EXPLICATION METAPHYSIQUE DU MONDE.



Tous vos efforts ne m'empêcheront pas de soulever le monde.



Un des pavillons du FOYER

L'horreur de Malaga

Les lecteurs ont été informés de la prise de Malaga, et de l'exode de la population de cette Province vers le Nord, vers Almeria. Les circonstances déterminantes de ce revers républicain

sont mal connues; je ne m'en occuperai pas; je ne veux rapporter ici que l'épisode de l'évacuation. Impressionné par les descriptions terribles qui en ont été données, j'ai voulu, avant d'aller aux informations personnelles, attendre qu'un peu de calme ait eu le temps de revenir dans l'esprit des rescapés, afin que l'hallucination de leur épouvante encore inapaisée n'exerce une fâcheuse influence sur l'exactitude de leurs souvenirs.

Des milliers de réfugiés ont déjà été distribués dans les diverses localités de Catalogne. Il en reste encore quelques centaines à Barcelone. Je suis allé aujourd'hui les voir au «Pueblo Español».

Le «Pueblo Español» est un village espagnol typique, édifié dans les jardins de Montjuich à l'occasion de l'Exposition de 1929. Il est typique en ce sens, que chacune de ses maisons est l'évocation d'une maison caractéristique de chaque région espagnole, ou même la copie fidèle de certaines maisons célèbres. Ce fut, avec les extraordinaires jeux d'eaux lumineuses, le clou de l'Exposition.

Or, c'est dans les ruelles du «Pueblo

Español», dont plusieurs sont nettement andalouses, que je suis allé chercher mes Malagueños. Voici un tableau que Velazquez n'eut pas dédaigné: Quatre ou cinq hommes assis devant une porte, immobiles et silencieux. Ils n'ont sans doute plus rien à se dire. Ils sont minables et sombres. Mais l'un d'eux a gardé son chapeau «castoreño» au large bord plat. Et c'est tout Malaga qu'il porte sur lui. D'autres sont assis sur le sol ou cheminent sans but et sans pensée... Il y a quelque chose de poignant à voir ces pauvres gens, désormais sans foyer, errer devant ces fenêtres «enrejadas» et sous ces balcons où rient les rouges œillets «reventones», comme si, après avoir fui sur les routes d'Espagne un irréel cauchemar, ils s'étaient arrachés à leur rêve affreux et avaient retrouvé le lieu natal, plus charmant que jamais!

Hélas, il ne s'agit pas d'une illusion... Faut-il vous dire ce qui s'est passé? Je n'ose en essayer le récit.

Regardez la carte. Marbella. Un peu plus haut, Malaga. Un peu plus haut, Motril. Plus haut, Almeria. La ligne de la route se confond avec celle de la côte. Le flot rutilant de soleil, la route, et en dedans, les champs de canne à sucre ou l'escarpement des hauteurs immédiates.

Les Républicains tenaient, le long de la côte, une étroite bande de terre qui finissait vers Marbella, point de lutte. A l'intérieur, Antequera, Alfamateo, Ventas de Zafarraga. C'est à peu près le front, rideau parallèle à la mer.

Que s'est-il passé? Dans le «boquete» de Zafarraga, défilé que défendent les miliciens, (avec quatre mitrailleuses qui ne s'arrêteront, rouges d'avoir tant tiré, que lorsqu'il n'y aura plus de bandes) combien de nouveaux rangs d'Italiens sont passés sur combien de rangs fauchés? Ils ont passé. Le rideau tombe. Le front s'écroule: de Antequera, on descend par Almogia, de Alfamateo par Colmenar, de Ventas de Zafarraga on va descendre sur Motril. Malaga va être prise dans la souricière... Je répète qu'on ne sait pas ce qui s'est passé.

Dimanche soir, sept février. Sauve qui peut! Et voilà en marche le troupeau de quatre-vingts, cent mille personnes, que grossiront les fuyards des alentours. Une seule route, qui longe la mer, la plage même. La fuite, dès la nuit du dimanche, va durer une semaine... pour ceux qui arriveront! Une semaine sans pain, sans eau, avec comme seul aliment le «cañadú» (la canne à sucre) qu'on arrachera et qu'on mâchera tout en se trainant. Cent, cent vingt, cent cinquante mille fugitifs! Deux cent vingt kilomètres jusqu'à Almeria!

Six jours, six nuits! Dans cette cohue qui rampe sur la route, parmi ces femmes qui tombent, ne pouvant plus porter l'enfant qu'elles ont sur les bras ou dans le ventre, ces pauvres filles dont l'une, chaque fois qu'elle me parle des bombes, fait d'instinct le geste de plonger, bras en avant, dans le fossé, ces vieillards qui me montrent aujourd'hui leurs pieds déformés, ces blessés que l'on se passait de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'on les abandonne pour toujours, sur tout ce tas misérable... Poup! Poup! La route vole en poussière, des corps humains sautent et retombent en morceaux. Poup! C'est un cheval qui se déchiquète sur le talus avec la grappe confuse qu'il portait. Poup! Une auto que son conducteur avait mise en deuxième pour pouvoir sauter et s'aplatir dans la rigole éparpille une pluie de ferraille sur les malheureux qui s'accrochaient à elle. Poup! Poup! Poup! Un grand vide: Dans ces cinquante mètres il n'y a plus rien debout. Poup! Cet arbre et les pauvres diables qui l'avaient pris pour refuge, tout cela a disparu. Poup! Dans ce champ de canne à sucre, les joncs arrachés retombent, fusées éteintes, et ceux qui s'y étaient dissimulés ne se relèveront pas.

Le «Canarias» et le «Cervera» n'ont pas besoin de viser. Ils sont là à quelques brasses. Ils présentent le flanc ou la pointe, ils tournent, ils caracolent.

Où qu'ils tombent, les obus rencontrent la masse noire qui se meut sur la route. Et ça n'arrêtera pas. Quand l'un est vide, l'autre le remplace. Le jeu de massacre est ininterrompu et infaillible. Deux croiseurs, dix avions. Poup! Poup! Et de même que les navires vont se ravitailler à Melilla, les avions vont se ravitailler à Séville. D'ailleurs, ils n'ont plus de bombes? Ils descendent. Ah! que la route est belle! Quel merveilleux et agréable exercice! Ta ta ta ta... A vingt mètres, ils passent, s'inclinent et arrosent. Ah! le bel ouvrage! Ta ta ta ta... Et inutile de se cacher dans les cannes à sucre! La cachette est éventée, aussi les fugitifs ne l'utilisent-ils plus...

Au sol, une détonation part. Plusieurs autres. Une riposte? Non. C'est un fuyard qui a sorti son revolver, qui tire à droite et à gauche sur ses frères de misère et qui se tue. On continue, on marche, on tombe. Au passage d'un pont, un homme saisit sa femme, la jette à l'eau et saute. Tant mieux: ils ne connaîtront pas la tuerie du Pont de Motril, détruit à bout portant, à coups de canon, alors qu'il était chargé de fugitifs. Des cris d'horreur. Ceux qui ne pouvaient plus marcher courent. Derrière eux, des camions blindés, des mitrailleuses! Ta ta ta ta ta...

Pour ceux qui survivront, six jours, six nuits de cette horreur!

—Vous, Miguel Gonzalez Torres, qui avez-vous perdu?

—Tous! Je suis seul! Il y avait ma femme, mes enfants, mes parents...

—Morts?

—Morts... disparus... je n'en sais rien...

—Vous, José Mesa Atienzo?

—Quatre enfants...

—Vous, Antonio Díez Cati?

—Ma compagne, Marciana...

Je l'arrête:

—Inutile—lui dis-je.

Il me regarde. La lumière qui s'était allumée dans ses yeux s'éteint.

—Ah! ce n'était pas pour la faire rechercher?...

Il s'éloigne, seul, seul... Pauvre garçon!

—Vous, Joaquín Giménez?

Je trouve dans le visage de celui-ci je ne sais quelle étrange sérénité. Il a perdu toute sa famille, toute! Et Francisco Morales Moreno, lui aussi, est seul survivant...

—Et vous, Francisco Romero Roman?

—Nous sommes partis dix. Nous sommes arrivés deux à Almeria...

J'ai demandé de part et d'autre:

—Combien de morts?

Tandis que je questionnais sur ce point, un pauvre gars qui passait fait de son bras maigre un grand geste qui fauche tout dans l'air. Et il me dit:

—Mettez cinq cent mille morts!...

On essaie discrètement de lui en faire rabattre. Il s'en va et nous l'entendons qui répète:

—Cinq cent mille morts... cinq cent mille morts...

D'après les estimations les plus prudentes, on peut dire que quatre ou cinq mille êtres sont tombés, dans la deuxième semaine de février, sur la route infernale.

Je m'arrête. Je n'ose rappeler à ces malheureux les instants effroyables qu'ils ont vécus. Je leur laisse le souvenir de ces séparations, de ces déchirements, là bas, sur le calvaire de Malaga à Almeria. Partis de Malaga sous le bombardement, poursuivis sans répit pendant six ou sept jours par deux navires et une dizaine d'avions, arrivés à Almeria pour y trouver un nouveau bombardement, ils ont erré sans manger, sans boire, sans dormir, dénudés, hagards... Chose étrange, l'horreur même du destin qu'ils ont subi, disproportionnée à leur condition infime, écrase en eux l'esprit de vindicte et il ne leur vient même pas à l'idée de maudire les exécutés immédiats. Ils se plaignent du supplice et ne songent guère aux bourreaux...

Je m'éloigne, un peu confus d'avoir osé réveiller chez ces malheureux le deuil dont leur cerveau et leur cœur sont accablés.

J. ARNAUD

Marie Renée Clément

La modestie est une vertu... facultative. Dire la vérité est un devoir impératif. J'opte pour ceci. D'ailleurs, la modestie est toute personnelle, et il ne s'agit pas de moi. Je puis donc, profitant de ce que Marie Renée Clément n'est pas ici, vous parler d'elle. Elle m'attrapera peut-être quand elle sera de retour? Bah! La Madelon pour nous n'est pas sévère...

L'autre jour, je voyais au Foyer du Français Antifasciste cette jeune femme active et accorte, recevant les visiteurs, faisant les honneurs de la Maison, saluant ceux-ci, répondant aux appels de ceux-là, apportant ici un jeu de cartes, là-bas un vermouth, à tous un sourire. Amabilité, douceur, empressement. J'ai demandé:

—Qui est cette personne?

—Nous l'appelons la Madelon—m'a-t-on dit.

—Mais encore?

—C'est Marie Renée Clément, la femme de ce grand que vous voyez là. Ce sont eux, c'est surtout elle, qui a tout fait ici.

J'apprenais alors que M^e Clément était ouvrière dans un magasin de la ville; ayant accompagné son mari au front, cette femme au cœur délicat sentit la nécessité d'une œuvre d'assistance en faveur de ceux qui, comme certains camarades de son mari, se trouvaient sans famille sur le territoire espagnol.

Rentrée à Barcelone, elle se mit à l'œuvre. Un édifice ayant été obtenu grâce au patronage du Commissariat de Propagande de la Généralité de Catalogne, il fallait l'aménager. Il fallait des fonds. Il fallait une foule de ces petites choses domestiques qui révelent dans une maison l'œil et la main d'une femme attentive; il fallait accomplir ces innombrables menus travaux d'organisation et de propagande qui n'en



finissent plus dans de semblables entreprises... Marie Renée «en mit un coup». Elle continue: en ce moment elle est en France pour faire connaître notre Foyer. Grâce à elle, ça marche. Ça marchera! D'ailleurs on veut, paraît-il, faire mieux...

Marie Clément donne au Foyer ce caractère d'affabilité charmante et éveillée qu'il n'est pas tellement facile de savoir nuancer exactement...

Et cela contribue peut-être pour une grosse part au succès du Foyer...

Décidément, je tacherai de ne pas y repaître de longtemps quand elle sera revenue. Je vous dis qu'elle me grondera. Mais elle doit le faire si gentiment!

J. A.



Madelon, toujours pleine de dévouement et d'entrain

CLICHY

A la mairie de Clichy le drapeau rouge est en berne

Six morts, soixante blessés graves ont été couchés sur le pavé de Clichy par les factieux installés dans la police. Telle est l'œuvre du fascisme, au service de Hitler, qui n'a pas reculé devant un tel crime, pour essayer de rompre le Front Populaire.

Effort aussi vain que criminel!

La grève générale, d'une demi-journée, des travailleurs de la région parisienne a été mise sous le signe d'une unanimité sans précédent. Même le 12 février n'avait pas réuni aussi parfaitement la totalité des travailleurs dans leur protestation.

Cette grève, ferme, digne, n'a pas été seulement l'expression de la volonté des ouvriers d'usine.

Elle a été celle de l'immense majorité de la population.

Elle a traduit ce sentiment de chacun:

«Il faut que cette sanglante aventure ne se reproduise pas. La France ne veut pas voir couler le sang de ses fils.

Et pour que le sang ne coule plus, il faut mettre en prison les agents de la Peste Brune. Il faut agir désormais sans faiblesse. Il faut débarrasser sans délai la police, l'armée, l'administration des factieux qui y sont restés. Il faut dissoudre les ligues. Qu'on mette les chefs hors d'état de nuire. Et les petites gens qu'ils ont trompés ne resteront pas si longtemps éloignés de nous.

Quant à nous, les honnêtes gens de France, nous resserrerons davantage notre unité, nous serons plus vigilants que jamais pour déjouer les provocations de toute nature, pour arriver à la réalisation du programme pour quoi nous avons voté.»

Paix et Liberté demande à tous ses amis de redoubler d'ardeur, pour l'application du programme du Front Populaire, pour l'union des honnêtes gens dans les comités de masse.

(De «Paix et Liberté».)

Editorial de "Solidaridad Obrera" du 20-3-1937

Gagner la guerre!!!

Telle doit être la préoccupation primordiale de tout vrai antifasciste. Pour atteindre cet objectif, l'union de toutes les activités de l'arrière-garde est plus que jamais indispensable. Toutes les organisations politiques, économiques et syndicales doivent rechercher la solution immédiate de tous les problèmes liés, d'une façon directe avec la lutte antifasciste.

Se proclamer révolutionnaire ou amant de la liberté ne suffit plus dans les heures présentes : chacun se doit de démontrer par son action personnelle, par des faits concrets son ardeur révolutionnaire. Dans cet ordre d'idées, les masses prolétariennes de Catalogne nous ont donné les plus grandes preuves d'hostilité à la réaction capitaliste.

Alors que le tragique encerclement de Madrid prenait d'alarmantes proportions, l'aide rapide apportée à notre héroïque capitale est une preuve tangible de l'esprit d'entraide et de solidarité du prolétariat catalan.

Vu la situation militaire et politique, le siège de la « Villa del Oso y del Madroño » était imminent ; mais l'action combinée des forces de l'« Armée Populaire » et des travailleurs organisés de l'arrière-garde rendit vaine la menace, mettant en déroute par une série de brillantes actions, les divisions italiennes qui opèrent sur le front de Guadalajara. Les désastres successifs qu'ont subi les hordes de Mussolini, ont transformé radicalement la situation militaire de nos divers fronts, notamment le front de Madrid, notre ville martyre.

Après cela, nous ne pouvons considérer comme une sérieuse menace, la présence dans les files factieuses, de ces « macarronis motorisés ».

Malgré cela, il est de notre devoir de ne pas nous abandonner à un optimisme exagéré, qui serait pour nous très périlleux dans les circonstances actuelles. Dès les premières victoires obtenues dans le secteur de Guadalajara, nous pressentions déjà les inconvénients qui en pourraient résulter. Certes, les victoires partielles doivent nous réjouir, mais ne doivent, sous aucun prétexte nous laisser emporter vers un enthousiasme exagéré, qui nous masquerait les problèmes les plus immédiats de la guerre.

La guerre impose à chacun des sacrifices sans pareils. « Celui qui veut quelque chose doit être prêt à la payer son prix. » Nous ne pouvons oublier un instant notre devoir sacré d'ajuster notre activité aux nécessités des valeureux camarades qui luttent avec un héroïsme qui en impose au monde entier, sur tous les fronts de combat.

Lorsque les nécessités de la guerre exigent la totalité des hommes et de l'armement, le devoir de tout antifasciste est de s'enrôler sans délai dans les rangs de l'Armée Populaire Révolutionnaire. De plus, il serait criminel de s'opposer à l'envoi au front des fusils, mitrailleuses, et en principe de toute arme offensive inutilement détenue à l'arrière-garde. L'ordre public peut aisément être maintenu à l'arrière par la mobilisation des hommes de cinquante ans, qui abondent dans notre région. Il faut enfin convenir du fait que la victoire dans la guerre est fortement liée à l'unité dans l'arrière-garde Antifasciste.

Les luttes intestines ou partisans, les manœuvres politiques vieux style et à courte vue, les attaques diverses qui se manifestent, hélas trop souvent entre les partis politiques prolétariens et antifascistes, cependant imbus d'un même idéal, diminuent considérablement le dynamisme offensif et la combativité de nos soldats. Nous devons comprendre qu'il n'est guère encourageant d'aller au combat, en sachant que l'arrière-garde n'est pas soutenue dans l'action militaire par un peuple étroitement uni dans un commun idéal de victoire, et qu'il existe, contre toute

raison, des masses populaires divisées par des rancœurs mesquines et des rivalités de partis.

Nous devons hélas confesser que trop de gens se vouent fréquemment au sport stupide d'ébrécher par des menées insidieuses, les fraternelles relations qui doivent exister entre les prolétaires. Trop d'éléments, aveuglés par un désir de prédominance partisane, oublient trop souvent que la victoire est seulement possible moyennant l'union des efforts et volontés de tous en un lien serré qui fort de son union neutralise et abatte l'action criminelle de l'ennemi.

Il est nécessaire de nous souvenir que les « Nationaux » sont italiens, allemands, maures, portugais, etc., et que les généraux félons comptent infiniment sur l'aide avouée des grandes puissances fascistes. Nous autres, ne pouvons en échange compter que sur l'aide morale de la Russie et du Mexique, lesquels pour raisons de distance, ne peuvent nous prêter l'appui efficace que nous attendons d'eux et qu'ils désireraient nous accorder.

Dans les circonstances présentes, si nous considérons opportun de consacrer le temps et les énergies précieuses à rallumer ou entretenir le feu de mesquines discords, luttant avec les armes ignobles du mensonge et de la calomnie sur les autres secteurs de la lutte antifasciste, par incompréhension ou intolérance ignorante, nous devons alors admettre que le bon sens commun est un article de luxe et que la mauvaise foi et le non sens ont trouvé en nous une proie vraiment facile.

Nous nous trouvons bloqués par les forces capitalistes, auteurs de la farce de la « Non-intervention » et le moment n'est pas propice pour nous d'imiter les lapins de la fable. L'heure n'est plus aux discours, mais à l'action ! Et pour travailler efficacement et faire œuvre utile, nous devons créer et entretenir de cordiales et fraternelles relations entre nous tous, qui animés du même idéal sommes appelés à travailler en commun.



Le Journal Mural du Foyer

Nul ne doit tenter d'imposer son opinion personnelle aux autres car par une telle action la concorde et l'union seraient impossibles et la déroute en serait le plus sûr résultat.

Au dessus de toutes les divergences doctrinales, tactiques et d'interprétation, il y a un objectif unique, commun et qui doit être le plus sûr stimulant : Gagner la guerre, coûte que coûte et malgré tout.

L'enfant héroïque

Tout en haut d'une barricade, au milieu des madriers tachés du sang coupable et lavés par le sang généreux et innocent, un enfant de douze ans est fait prisonnier avec d'autres camarades.

—Tu étais avec eux?—demande l'officier.

Et l'enfant répond :

—Oui, car ils sont mes camarades. —C'est bien ; toi aussi tu seras fusillé ; attends ton tour.

—Vous me permettez, monsieur l'officier, d'aller jusque chez moi pour donner cette montre à ma mère?

—Ah ! tu veux t'échapper.

—Non, jamais, je reviendrai tout de suite.

—Où donc habites-tu?

—Ici même, tout près de la fontaine ; je reviendrai, monsieur le capitaine, n'en doutez pas.

—Alors, vas vite.

L'enfant s'en va, l'officier et les soldats rient cyniquement, pensant que l'enfant a su trouver une bonne excuse pour se sauver. Leurs rires se confondent avec les râles des moribonds récemment fusillés, mais soudain leurs rires se figent sur leurs lèvres car l'enfant, au bout d'un instant se présente une autre fois, pâle mais fier.

—Je suis là!

Mais la mort stupide a eu honte et l'officier a pardonné.

VICTOR HUGO

Il n'était pas fasciste, cet officier-là.



—Souriez un peu: on vient de bombarder Madrid.

La guerre d'Espagne a démontré que la suprématie militaire des pays fascistes n'est qu'un "bluff", déclare Jaume Miravittles au "Petit Journal"

Le «Petit Journal», de Paris, publie une déclaration du Commissaire de Propagande de la Généralité, Jaume Miravittles, dont la synthèse est la suivante :

«La guerre d'Espagne a démontré l'insuffisance technique de l'aviation allemande que le Reich faisait passer pour invincible. D'autre part, le régime hitlérien n'a rien gagné dans son action contre les républicains espagnols ; de sérieux troubles se sont produits ces dernières semaines en Allemagne, signes manifestes de l'hostilité du peuple à se battre contre ses frères espagnols.

«Du côté Italien, la balance est encore pire: après Fiume, Corfou, la Tripolitaine et l'Ethiopie, le Duce pouvait proclamer que l'Italie fasciste était la plus grande puissance militaire d'Europe.

«Après les désastres successifs de l'offensive sur Guadalajara, cette illusion s'est effondrée.»

La grande presse parisienne envoie ses reporters en Espagne fasciste.

A dire vrai, quelques-uns d'entre eux, pris de méfiance, se gardent bien de passer la frontière. Au lieu d'aller chercher leurs mots d'ordre à Salamanque ou à Burgos, ils se contentent de les puiser dans les journaux rebelles arrivés en France.

Et sur une banquette d'un café quelconque des boulevards rédigent les informations que le bon parisien avale avec son café-crème.

